

# LA VIE PARISIENNE



# LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8<sup>e</sup>) ; Téléphone Gutenberg 48-59

## ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

**GOUTTES  
DES COLONIES  
DE CHANDRON**  
CONTRE  
MAUVAISES DIGESTIONS,  
MAUX D'ESTOMAC,  
Diarrhée, Dysenterie,  
Vomissements, Cholérine  
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE  
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.  
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

**VERASCOPE RICHARD** 10, Rue Halévy (OPÉRA)

Envoi franco de la Notice  
25, Rue Mélingue  
PARIS

POUR LES DÉBUTANTS  
Le GLYPHOSCOPE à 35 francs  
à les qualités fondamentales du Véroscope.

PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

**MARTINI**  
Vermouth de Turin  
LE MEILLEUR

PRINTEMPS 1915  
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS  
**PRÉVOST**



**SAVON DENTIFRICE VIGIER**  
Le Meilleur Antiseptique. 31, Marchés, 12, B<sup>e</sup> Bonne-Nouvelle, Paris

POUR NOS SOLDATS  
Pastilles **DUBOIS** Nutritives et Reconstituantes  
**VIANDE et KOLA**  
contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte franco, 1 fr. 25.  
M<sup>me</sup> BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, Paris.

CHOCOLAT à la TASSE **PRÉVOST**  
et CAFÉS  
39, Boulevard Bonne-Nouvelle  
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX  
Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE  
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90  
**JULES HAUTECOEUR & FILS**  
172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS  
EAUX-FORTES — POINTES SÈCHES — ENCADREMENTS

**SOLDE** des MODÈLES tailleur et Robes, dep. 50 fr.,  
de la Maison **BLANCHARD**, 3, Fg St-Honoré.

**CORSET** **MATRAY** "Le Réaliste"  
depuis 60 francs  
21, rue Royale, PARIS.

Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilog., est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.  
Eug. MARTIN  
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-45.

**ARTISTIC** PARFUM  
GODET

**BIJOUX** Plus haut Cours  
COMMISSION **ACHAT**  
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

"**SOURIRES DE PARIS**"  
Magnifique porte-folio de 16 ESTAMPES GALANTES grand luxe mesurant 37x28, signées des maîtres Steinlen, Willette, A. Guillaume, Poulbot, Préjelan, Gerbault, H. Mirande, Iribe, H. Boutet, etc. Ces 16 estampes sont prêtes à décorer : garçonnières, cabines de navires, chambres, réfectoires, tranchées, etc., et évoqueront pour nos vaillants soldats le charme et le sourire de nos délicieuses Parisiennes. Les 16 estampes : 6 fr. F<sup>o</sup> poste recom. Nouveauté: L'Heure du Péché, roman galant par Antonin Reschal; 3 fr. 50.  
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris

"**EROS**"  
Série d'estampes INÉDITES en couleurs de Fabiano, Kirchner, Hérouard, Léonnet, Léo Fontan, etc.  
Catalogue illustré sous pli fermé : 0 fr. 50.

## ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES par Charles Derennes	NOS AMIES ET LEURS AMIS par R. Coolus
LE PREMIER PAS par Abel Hermant	LES VRILLES DE LA VIGNE par Colette Willy
DANS UN FAUTEUIL par Pierre Veber	LA FOIRE AUX CHEFS-D'OEUVRE, par Jacques Dréa
LES CAPRICES DE NOUCHE par Charles Derennes	LE PLAISIR TENDRE par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

## ON DIT... ON DIT...



## Grande Semaine.

Nous voici dans la Grande Semaine... ou plutôt hélas! dans ce qui devrait être la Grande Semaine, n'était la guerre! Dimanche prochain, Longchamp n'ouvrira pas ses portes à la foule des Parisiens avides d'acclamer le vainqueur du Grand Prix.

Néanmoins, il semble que le Bois ait retrouvé une vogue nouvelle. Le matin, au Sentier de la Vertu, on rencontre toutes les personnalités du Tout-Paris et toutes les vedettes du jour. On y essaie timidement des lancements de modes. La danseuse Phryné s'y montre dans une toilette d'une blancheur que ne souligne aucune note de couleur. Voici des étoiles de revues: Miss Hilda

May, délicieuse comme une page d'album de Gibson, M<sup>me</sup> Darvyle, M<sup>lle</sup> Maud Avril, la mince et gracieuse commère des Ambassadeurs, M<sup>lle</sup> Dourga, de la revue de la Cigale devenue revue du Vaudeville.

Un mouvement de curiosité: M<sup>lle</sup> Paulette P.g.n.r exhibe un sensationnel uniforme d'officier anglais, veston khaki, jupe courte khaki, culotte de cheval, bottes à l'écuylère, stick, monocle. M<sup>lle</sup> Lodey, la Jeanne d'Arc des Folies, la regarde d'un oeil sympathique... L'Entente Cordiale!

Le peintre Brigand les regarde l'une et l'autre et plus encore M<sup>lle</sup> Léo R.tz, si parisienne dans un costume de satin noir à volants rapportés, délicieusement coiffée d'un souple plateau de paille d'Italie auréolant sa beauté brune. D'autres encore *professionnal beauties* de demain... ou d'hier auxquelles manquera cette année la consécration des grandes journées d'Auteuil, de Chantilly et de Longchamp dans le cadre fleuri du pesage.

On papote... On annonce la réouverture de Luna-Park avec dans quinze jours une revue d'été, celle — moins sensationnelle — du Little-Palace avec une revue de M.tzv.l et Bou.e.y de G.a.val. Nous avons encore pour cet été de l'esprit sur les planches!



## Sous le signe de la lyre.

La musique, qui adoucit les mœurs, ne facilite pas toujours l'harmonieuse solution des problèmes nés de la guerre, et notre aimable surintendant des Beaux-Arts, M. Dal.m.er, en fait, en ce moment, l'expérience.

Il a eu, comme l'on sait, l'idée de grouper les anciens élèves du Conservatoire: tout le monde approuvait une initiative qui permettait tout à la fois de secourir les vieux comédiens et d'encourager les « jeunes espoirs », lorsque l'irrévocable décision d'exclure tout à coup les artistes étrangers naturalisés après leur vingtième année, vint déchaîner l'orage.

Jean Pér.er, qui est Belge, s'indigna à juste titre, et protesta au nom de Sta.b, parti pour le front, de Gel.so, dont le fils se bat avec nous, et d'En.seo, dont les sympathies françaises ne sont pas douteuses.

Mais notre surintendant se montra inflexible, la véhémence du pauvre Marouf se prodigua sans résultat et son chagrin est d'autant plus amer que le bras droit de M. Dalimier, M. Alfred C.r.t.t, est Suisse et naturalisé depuis... quelques années seulement.

Ajoutons, pour compléter cet écho, que M. Albert C.r.ré, au cours d'une de ces séances orageuses, posa sa candidature de membre du comité, et qu'il obtint... deux voix, celle d'une de ses charmantes pensionnaires et une autre.

## Cataplasme-teas.

Finis les thés-tricotés!... Peut-être les reprendra-t-on cet hiver si... Mais c'est une perspective qu'il ne faut pas envisager, au moins pour le moment.

D'ailleurs, comme l'éloquence, le tricot continu amène l'ennui et nos jolies tricoteuses de janvier dernier ont trouvé pour occuper les mois d'été un article dont la fabrication est le « great event » de la « season ». Il s'agit des masques destinés à maintenir devant la bouche de nos poilus, le tampon de ouate imbibé d'une solution d'hyposulfite de soude qui leur permettra de braver sans danger le terrible effet des gaz asphyxiants.

Les thés-cataplasmes ont, d'emblée, séduit nos gentes Croix-Rouge et déjà bon nombre d'entre elles sont passées maîtres — ou maîtresses — en l'art de monter des bandes de mousseline.

Mais — il fallait s'y attendre! — voici que la concurrence fait des siennes. Durant les premières semaines, elle se traduisit uniquement par les généreux efforts du thé de M<sup>me</sup> de X..., pour égaler la production du groupe de M<sup>me</sup> de Z..., et c'était fort bien. Hélas, hélas, la fantaisie s'en mêle aujourd'hui! Ces dames cherchent à innover, à créer des modèles, à lancer des modes et cela nous valut tout récemment un mot savoureux de M<sup>lle</sup> de Ca.v.a, une des fidèles travailleuses du thé-cataplasme de la rue de la Bienfaisance.

Comme elle exhibait un masque de sa création, plus élégant (!) que pratique, quelqu'un lui fit observer qu'il préserverait peut-être insuffisamment le poilu qui le revêtirait contre les néfastes vapeurs.

— C'est possible, répondit comme à regret la charmante enfant, mais c'est bien dommage: *il est si décoratif!*



## Le docteur Champignol.

Un brave et digne docteur a été mobilisé, dès le début des hostilités, comme médecin-chef d'un hôpital complémentaire du centre. C'est, dit-on, un chirurgien remarquable qui « laparotomise » à ravir. Il est un peu âgé: il porte les cheveux longs et de superbes favoris, qui lui donnent un air solennellement judiciaire.

Cela eut le don d'offusquer le général de division qui, par une note de service, invita le docteur à « modifier sa tête » (*sic*) en se faisant couper les cheveux et les favoris. Cet ukase consterna notre médecin: il répondit qu'il serait navré d'abandonner ses favoris qu'il porte depuis de longues années.

— Quant à mes cheveux, ajouta-t-il, j'y tiens d'autant plus que je porte une perruque et qu'elle m'a coûté douze louis.



## Le carnaval des chiens.

Il ne se passe pas de jours que nous ne rencontrions dans l'avenue du Bois des caniches ou des loulous affublés de paletots ou même de chemisettes tout à fait carnavalesques.

Les costumes canins bleu ardoise ou bleu horizon pullulent; le loulou de M<sup>lle</sup> Yva R.en.i promène un paletot vert à raies rouges et blanches avec, sur la tête, retenue par des faveurs de même couleur, une petite ombrelle verte; celui de M<sup>lle</sup> Jane Sel.y est enveloppé dans une sorte de robe de chambre rouge à raies bleues; le bouledogue de M<sup>lle</sup> Janine R.va possède — nous n'inventons rien! — un habit noir.

Quant à M<sup>lle</sup> Ker.ta, elle a trouvé mieux, ou plutôt pis: elle possède une levrette qu'elle vient de faire teindre en bleu, blanc et rouge.

Est-ce qu'en temps de guerre il n'y a plus de Société Protectrice des Animaux?



# S. Galmier-Badoit

Absolument limpide, naturellement gazeuse.  
légèrement acidulée, on la boit par gourmandise.



la seule qui  
se rebouche  
avec un bouchon  
ordinaire

**MAISONS CHOISIES**

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

**AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)**

**A**VEC AUTOS DE LUXE 1<sup>re</sup> marques, 1914-1915 Leçons individuelles pour Messieurs et Dames. Enseignement mécanique et pratique complet par l'un des ingénieurs les plus compétents de la construction automobile. — Châssis 1915 et matériel unique pour démonstration. — Plusieurs centaines de références de personnes ayant obtenu leurs brevets civils et militaires depuis 6 mois. — Voir les voitures. — Prix modérés. — Etablissements G. de La Chapelle, 91 bis, avenue des Ternes et 11, rue Waldeck-Rousseau.

**G**RANDE ECOLE DE CHAUFFEURS franco-italienne, leçon part. sur voitures prem. marq., brev. civ. et milit. gar. Locat. Paris, campagne, torpedo luxe av. chauff. Prix mod. 27, rue Rennequin. Wagram 72-03.

**L**ÉÇONS AUTO particulières et forfait. Cours de mécanique. Obtention rapide des permis civil et militaire. Corbin, 23, rue Desrenaudes.

**L**ÉÇONS particulières sur torpedo 1914. Brevets civ. et mil. 10 fr. leçon et forfait. Metzger, 28 bis, rue Spontini-Passy 98-55.

**CAPITAUX (Offres et demandes.)**

**A**VANCES A PENSIONNES ET RETRAITES milit. et civils. Tarifs modér. Discrétion, loyauté. Renseignem. gratuits. Caisse Centrale, fondée en 1900, 32, rue Richelieu, Paris. Téléph. 206-89.

**RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS**

**P**OLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches det. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

**DIVERS**

**A**CHAT DE VIEUX DENTIERS, Bijoux et Argenterie. LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

**G**ABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

**OCCASIONS**

**BIJOUX · PERLES · DIAMANTS**

sont achetés aussi cher qu'avant la guerre chez **PAREDES**, 11, rue Caumartin. 1<sup>er</sup> ETAGE.

Contre les  
**RHUMES, TOUX  
BRONCHITES, GRIPPE  
CATARRHES, ASTHME**  
Maux de Gorge

**Gouttes Livoniennes**  
de **TROUETTE-PERRET**

FLACON : 2<sup>fr</sup>50 toutes Pharmacies  
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

**AGENCE DE VOYAGES**

DES CHEMINS DE FER D'ORLÉANS & DU MIDI

16, boulevard des Capucines  
(angle de la rue Édouard VII)

En présence du mouvement renaissant des affaires qui développe en même temps les déplacements, les Compagnies d'Orléans et du Midi rappellent qu'elles ont ouvert à nouveau leur Agence de Voyages installée sur le boulevard des Capucines et dont le succès était si vif avant le début des événements actuels.

Le public peut s'y procurer les catégories de billets que, d'accord avec l'autorité militaire, les Compagnies sont autorisées à délivrer. On y trouve également tous renseignements sur les horaires des trains et sur les régions de villégiature desservies par les deux réseaux.

*Qui  
C'est bien  
moi*

*Miss Campton*

*grâce à Gibbs  
j'ai le sourire*

*Campton*

**Lavez vos dents comme vos mains!**

**POURQUOI? RÉFLÉCHISSEZ!**

Quand vos mains sont grasses, vous recourez au savon, rien qu'au savon que vous savez nécessaire. Pourquoi n'en faites-vous pas autant pour vos dents? Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains, car leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques. Lavez donc vos dents matin et soir, après chaque repas; jamais vous ne les laverez trop souvent. Vous objectez que le savon est désagréable dans la bouche? C'est que vous n'employez pas un savon convenable, sinon, sous peu de jours, vous ne pourriez plus vous en passer.

**GIBBS**

avec son

**SAVON DENTIFRICE**

vous conservera sous un arôme exquis, vos dents saines et votre haleine fraîche

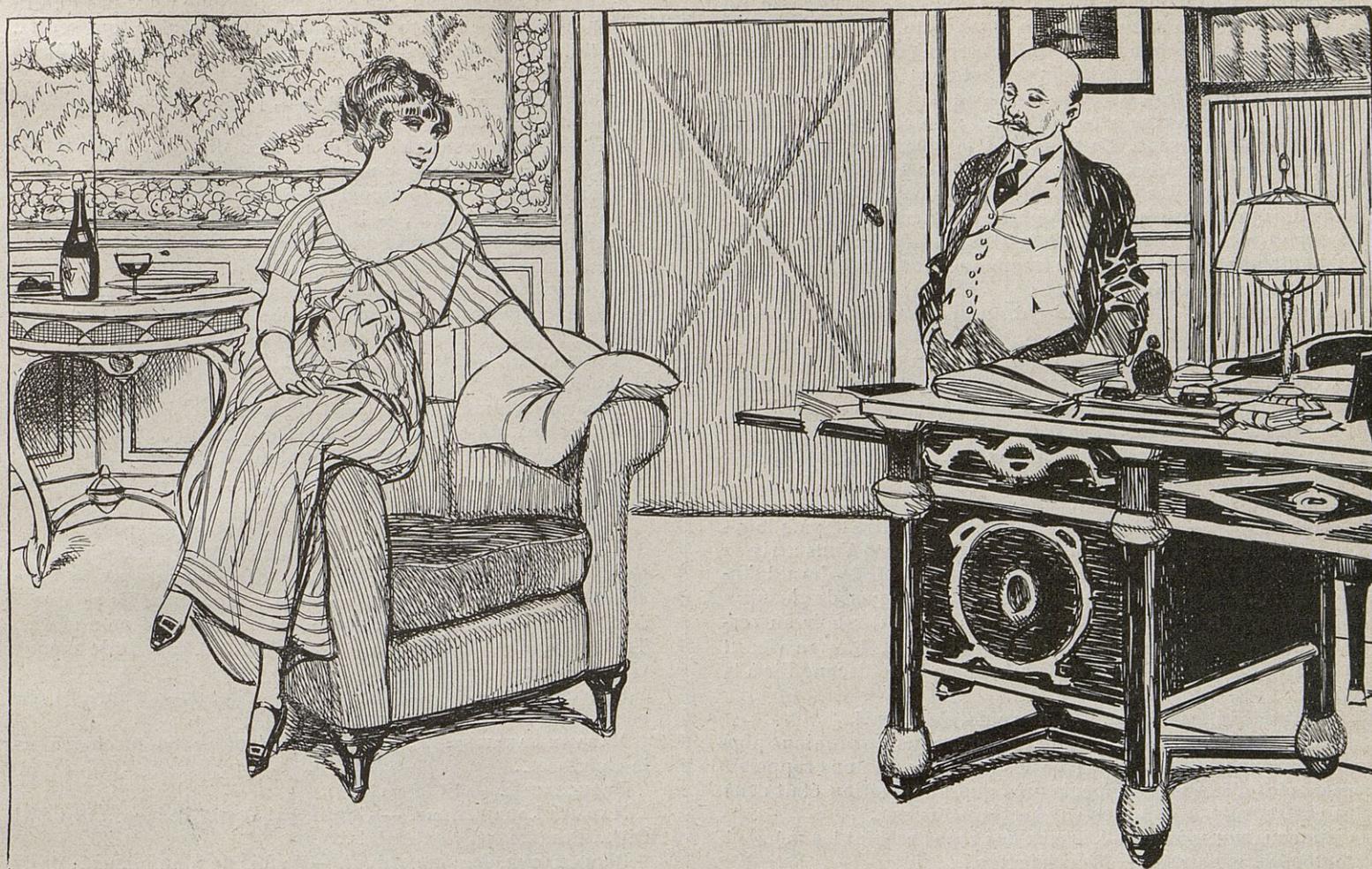
**BOITE ALUMINIUM**  
Format moyen 1 Fr.

**BOITE DE LUXE** brevetée  
Avec socle et rainure, 6<sup>e</sup> Format 1.95

Son emploi  
est le meilleur préservatif  
contre les  
maladies épidémiques

**NOTA IMPORTANT.** — Ce savon sort des usines de la maison D. et W. GIBBS L<sup>td</sup>, de Londres, fondée en 1712, la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles. Fournisseurs brevetés de la Cour Royale d'Angleterre.

P. THIBAUD, et C<sup>ie</sup>, Concessionnaires généraux, 7 et 9, Rue La Boétie, Paris — Echen contre 0 fr. 50



## BORDEAUX - PARIS

**D**EVANT l'horizon le plus français et même le plus parisien qui soit. — Demeure historique. — Nous sommes au Sous-Secrétariat des Travaux Inutiles.

8 heures du matin. — Dans une salle qui tient du salon et du cabinet de travail, un monsieur en pyjama de couleur violemment tendre est assis devant un plat, une assiette et une bouteille de vin. — le tout posé sur une console du plus pur style Louis XV. — Le monsieur?... La cinquantaine, carrure de lutteur, terribles moustaches poivre et sel, yeux étincelants de Bachibouzouck ou de Marseillais.

Entre Edmond Brouchagne, le sous-secrétaire d'Etat lui-même. Trente à quarante ans. Gentil garçon.

BROUCHAGNE. — Bonjour, mon cher Larribebère... Ça va?...

LARRIBEBÈRE. — Très bien, comme tu vois... Oh! pardon... Mais j'aime mieux te dire tout de suite que, maintenant, je ne parviendrai plus à ne pas te tutoyer... Déjà, hier, ça m'a échappé deux fois, et devant du monde... Vas-y toi-même, ne te gêne pas. Tu me gênerais.

BROUCHAGNE, à demi enthousiaste. — Comment donc!... Trop heureux... puisque cela vous plaît...

LARRIBEBÈRE. — Parfait! On se sent tout de suite plus à son aise... Ah! Tu permets que j'en finisse avec mon entrecôte?

BROUCHAGNE. — Je vous... je t'en prie... Elle est réussie, ce matin?

LARRIBEBÈRE. — Peuh! Évidemment, j'y ai veillé. Mais on a beau se mettre en quatre, on n'arrive pas au même résultat qu'à Bordeaux. C'est à croire que l'air de Paris se prête mal à la grillade. Ouiche! Rigole... (*Un temps de méditation.*) A moins que ce ne soit la viande qui...

BROUCHAGNE. — J'ai pourtant donné des ordres précis au chef...

LARRIBEBÈRE. — A Paris, où l'on mange en général comme

des... (*Il s'arrête pudiquement, intimidé, dirait-on, par le portrait de M. Thiers pendu au mur.*) A Paris, il faut se servir soi-même pour arriver à quelque chose d'à peu près propre... Alors, je suis passé dès l'aurore chez le boucher... Je n'y suis pas allé par quatre chemins; je lui ai dit : « C'est moi le copain au ministre d'en face... » Manière de blaguer. Un bon bougre, ce boucher!... Dis donc?

BROUCHAGNE. — Je t'écoute.

LARRIBEBÈRE. — Je lui ai promis que tu lui ferais avoir les palmes... et je n'ai jamais menti.

BROUCHAGNE. — C'est entendu... A moins toutefois qu'il ne préfère la croix de guerre?

LARRIBEBÈRE. — Non. Ça, c'est pour son fils... Tu penses! Il est à Perpignan, mobilisé dans une fabrique de singe... Entre nous, mon vieux, si tu ne t'occupais pas de cette affaire, je suis sûr que Joffre t'aurait dans le nez... Un « pays » à lui!

BROUCHAGNE, résigné. — Ne va pas si vite, je prends des notes...

LARRIBEBÈRE. — Parfait. (*Rasade.*) A ta santé, mon ministre... A propos, je me suis permis de me faire porter du vin un peu plus corsé que celui qu'on m'avait servi hier : Château-Pruneau mil-huit-cent-quatre-vingt-treize... Ton Cressac quatre-vingt-dix-huit glissait un peu trop sur le gosier. Avec une entrecôte nature, il aurait peut-être suffi. Mais, moi, je tiens à l'échalote, même à Paris, surtout à Paris, où la viande est fade... (*La bouche pleine.*) A la guerre comme à la guerre... Ça se laisse tout de même croquer!

BROUCHAGNE. — Je vous admire!

LARRIBEBÈRE. — Je t'en prie, tutoie-moi... Oui, l'appétit est là... un peu là... C'est la mode dans la famille. Songe que les Larribebère sont dans les vins en gros depuis près de deux

cents ans... Une noblesse, hein, cela?... Et, dans la noblesse, on a ses traditions, comme de raison et de juste... Sans blague!... je ne parle pas des femmes, elles font ce qu'elles veulent : ainsi la mienne, qui préfère se charger l'estomac de thé, de lait, de saletés... Nous autres, de père en fils, au saut du lit, l'entrecôte. (*Allendri.*) Mon pauvre père, il fallait l'y voir! Rien de meilleur dans le vin en gros... Ça vous met la bouche au point pour goûter la marchandise... Il en mangeait deux fois comme moi; aussi, il a triplé notre fortune... Moi, je fais ce que je peux, mais enfin... (*Large rasade, après laquelle M. Larribèbère se lève et envoie au sous-secrétaire d'Etat la plus joviale des bourrades...*) Et maintenant, tiens-toi bien : une bonne nouvelle!

BROUCHAGNE. — On désarme?

LARRIBÈBÈRE. — Mieux que ça : mon achat de vin, dans le Gers, tu sais?

BROUCHAGNE, *un peu inquiet*. — Ah! oui... Alors?

LARRIBÈBÈRE. — Eh bien, réglé sans moi, et pour le mieux!... Me voici tien pour quinze jours ou trois semaines encore!

BROUCHAGNE, *avalant sa salive*. — J'en suis ravi!

LARRIBÈBÈRE, *solennel*. — J'en suis sûr. Quand on a traversé ensemble de pareilles épreuves...

BROUCHAGNE. — Tu parles!

LARRIBÈBÈRE. — ... On a beau ne pas se connaître depuis longtemps, le cœur y est pour toujours!... (*Songeur.*) Vous arriviez de Paris... c'était la débâcle... l'horreur de la fuite devant l'invasion... Quand je pense que tu n'avais même pas de chambre où te loger à Bordeaux, pas même de table où t'asseoir au restaurant où nous dînions ma femme et moi... Pauvre vieux! Quelle veine que le gérant nous ait demandé de l'accueillir à la nôtre!...

BROUCHAGNE, *conciliant*. — Une veine, c'est vrai!

LARRIBÈBÈRE. — Qu'est-ce que tu veux, nous ne prenions plus nos repas chez nous... L'arrivée des Parisiens, ça nous rappelait les années d'Exposition, à cela près que l'Exposition était dans les restaurants et non plus sur les Quinconces...

BROUCHAGNE, *amusé*. — Les prix des repas restent les mêmes! Contemplation gratuite des célébrités!...

LARRIBÈBÈRE. — Et ma femme qui crânait : « J'ai vu Le Bargy, moi! » Tu te rappelles?

BROUCHAGNE. — Oui... J'étais bien forcé d'écouter votre conversation.

LARRIBÈBÈRE. — Et moi qui lui réponds : « Il a l'air d'un curé en civil, ton Le Bargy!... Comme si je n'avais pas vu Sorel, moi... » Vlan! une scène de jalousie qu'on me sert toute chaude... Avoue que tu te tordais?

BROUCHAGNE, *poli et un peu rêveur*. — N'exagérons rien... M<sup>me</sup> Larribèbère était tellement charmante... la colère lui va si bien...

LARRIBÈBÈRE. — Ça n'empêche pas que, d'un mouvement brusque, elle a renversé son verre dans ton confit d'oie à la purée de marrons... La tête qu'elle a fait, quand tu t'es présenté...

BROUCHAGNE. — Il n'y avait pas de quoi : une moitié de ministre...

LARRIBÈBÈRE. — Tu te calomnies. Moi, j'ai pensé tout de suite : « Enfin! ça y est pour ma Légion d'honneur!... » A ce propos...

BROUCHAGNE. — J'ai fait le nécessaire.

LARRIBÈBÈRE. — Tu pourrais ajouter au dossier : « A recueilli, lors de l'exode vers Bordeaux, sous son toit, un sous-secrétaire d'Etat qui se trouvait momentanément sans gîte... lui a donné spontanément la chambre d'ami... »

BROUCHAGNE. — Pas bête, cela... Je prends note.

LARRIBÈBÈRE. — Les palmes pour le boucher, la croix de guerre pour son fils, le ruban rouge pour moi... Avoue que je suis modeste! Là-dessus... (*Il se lève.*) Dis donc, c'est aujourd'hui que tu me présentes à des actrices?

BROUCHAGNE. — Je ne suis ici que pour cela! Va te bichonner, héli farceur!

*Larribèbère sorti, M. le sous-secrétaire d'Etat s'assied, comme accablé... Soudain, une porte s'ouvre, d'où surgit une dame bien belle encore, enguirlandée du plus suave des peignoirs.*

LA DAME. — Tu ne feras pas ça... Edmond!... Tu plaisantais?

BROUCHAGNE, *verdâtre*. — Allons, bon! Vous écoutez aux portes, maintenant? Si votre mari, au lieu de sortir par là...

MADAME LARRIBÈBÈRE, *car c'est elle*. — Je ne veux pas que tu le présentes à des actrices... (*Sanglots.*) Qu'il y aille tout seul!... Mais toi, mon amour, mon ministre... je t'arracherais plutôt les yeux!... Je t'ai, je te garde...

BROUCHAGNE. — C'est comme moi, j'y suis, j'y reste... Est-ce que je m'en plains?

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Tu as bien dit cela. Embrasse... (*Après le baiser.*) Remercie-moi.

BROUCHAGNE. — Et comment! J'en redemande...

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Il ne s'agit pas de cela... Sais-tu à qui tu dois de nous garder trois semaines encore?

BROUCHAGNE. — Ah! oui, l'achat des vins... dans le Gers?...

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Mon amour, j'ai donné en secret au vendeur mille francs sur mes petites économies... pour que mon mari crût gagner cinq cents francs...

BROUCHAGNE. — Me voici propre! Bien entendu, je te rendrai ça...

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Que tu es méchant! J'aimerais mieux un souvenir... un collier de perles, par exemple... Tu m'aimes?

BROUCHAGNE. — Je t'admire... pardon! je t'adore...

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Quel bonheur... Ah! si nous n'étions pas accablés par cette horrible guerre...

BROUCHAGNE. — Mon Dieu, en ce qui nous concerne...

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Evidemment... Mais j'ai des projets, pour après... Tu sais... cette jeune fille que je veux te faire épouser... notre voisine à Arcachon... (*Martelant les syllabes.*) Je te garde! Songe que je n'avais jamais trompé mon mari... Tu te rappelles, le soir de ton arrivée?... Ah! tout de même, vive la guerre!

BROUCHAGNE. — Il est sûr que sans elle, nous n'aurions pas eu le bonheur de nous connaître...

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Et que tu n'aurais pas eu chez nous la chambre...

BROUCHAGNE. — Et le reste!

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Gentil, ça! Donne la bise... Oh! Oh! Oh!... Comme tu t'y entends!...

BROUCHAGNE, *ému malgré lui*. — Je fais de mon mieux... Vrai? tu n'avais jamais trompé ton mari?

MADAME LARRIBÈBÈRE, *se levant, solennelle*. — Je le jure!

BROUCHAGNE. — Eh bien, c'eût été un tort de continuer dans cette voie... Il était fait pour ça... tu étais faite pour ça...

MADAME LARRIBÈBÈRE, *entr'ouvrant galamment son peignoir*. — Et bien faite...

BROUCHAGNE. — Oui... ils ne sont pas à dédaigner... Bonjour, messieurs!... Chut!...

MADAME LARRIBÈBÈRE. — Oh! le gourmand!...

*Entr'acte. Après qu'on :*

MADAME LARRIBÈBÈRE, *telle qu'en songe*. — Oui... oui... tu l'épouseras... je te garderai... Elle est laide, je ne serai pas jalouse... Et quant à mon mari, il suffit que tu le fasses décorer...

*Une demi-heure plus tard. — M<sup>me</sup> Larribèbère est allée, comme l'on dit élégamment, réparer le désordre de sa toilette. Resté seul, Brouchagne s'est précipité sur le téléphone.*

BROUCHAGNE, *très agité*. — Allô! Je vous en prie, ne coupez pas... Non! Non, mon vieux, pas de blagues! Je suis véritablement empoisonné... Et si je t'ai fait nommer inspecteur de la sûreté, c'est parce que tu es mon frère de lait, évidemment, mais c'était aussi dans l'espoir que tu pourrais me rendre, à l'occasion, quelque service... Je t'assure, c'est sérieux... Sois un frère!... Allô!... Oui, tu les reconnaitras tout de suite... Ils sortiront vers onze heures, comme à l'ordinaire, pour faire divers achats... Lui, un gros plein-de-soupe... Elle... (*Avec une nuance de regret.*) Elle, pas mal... du chic... belle poitrine... Tu les fais filer... Une bonne inculpation d'espionnage... comme ça, ils me ficheront la paix durant au moins trois semaines... et ça les dégoûtera peut-être de Paris... Entendu?... Parfait!... Merci!...

*Un instant après, quand il a raccroché le récepteur.*

BROUCHAGNE, *à lui-même*. — Sapristi de sapristi!... Je viens de faire du propre. Ça ne prendra pas dix minutes!... Ils ont trop l'accent!

CHARLES DERENNES.

L'EMBUSCADIN

Dessin de R. Préjelan.



-- Eh! bien, Béguinette, ma nouvelle vareuse n'est-elle pas réussie? Je crois qu'il ne lui manque rien!  
— Si... un peu de la poussière du front.

## MONSIEUR PAPET ET SA CONSCIENCE

*M. Papet est un bourgeois proche de la cinquantaine. Il a un ventre plaisant à voir, et de bons yeux simples. Son fauleuil coutumier l'a reçu en gémissant un peu, et il digère avec une joie calme. Cependant, insensiblement accentuée, une lourdeur à l'estomac l'inquiète, et déjà il cherche en son esprit quel plat fut coupable, lorsque, levant les yeux, il aperçoit devant lui sa Conscience vêtue de gris, et il comprend son malaise.*

MONSIEUR PAPET, le prenant de haut. — Quelle lubie te tient, petite, et que viens-tu faire ici ?

LA CONSCIENCE. — Petite ? Regarde-moi, Papet. Si je fus jadis petite, n'ai-je pas soudain grandi, et ne te parais-je point géante ?

MONSIEUR PAPET. — Mauvaise herbe pousse toujours.

LA CONSCIENCE. — Assez raillé ! Repens-toi, Papet !

MONSIEUR PAPET. — Eh mon Dieu ! de quoi ? Vous êtes pure, ô ma conscience !...

LA CONSCIENCE. — Vas-tu m'apprendre ce que je suis ? Il faut expier tes fautes, ou je lance sur toi la foule taquine des remords.

MONSIEUR PAPET. — Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

LA CONSCIENCE. — Je t'en prie, Papet, ne feins pas l'innocence !

MONSIEUR PAPET. — Me reproches-tu d'avoir été au théâtre, et le plaisir que j'y ai pris fut-il coupable ?

LA CONSCIENCE. — Certes non, Papet. M. Sacha Guitry l'a suavement dit : il faut aller au théâtre.

MONSIEUR PAPET. — Je vois : comme je me promenais, l'autre jour, en fumant un cigare, j'ai croisé la plus belle fille du monde. Elle avait des cheveux roux, mais joliment ondes, des yeux couleur de vieux chêne, et la tendre malice d'une fossette au menton. Je l'avoue : j'ai souhaité de tromper ma femme et, si j'avais été de vingt ans plus jeune, je l'eusse fait.

LA CONSCIENCE. — Si je devais être fâchée, ce serait de ta réserve. Les belles filles sont faites pour qu'on les embrasse.

MONSIEUR PAPET. — Que ne l'ai-je déjà deviné ? Tu souffres de mon inaction. Je ne suis pas déjeté ; j'ai l'œil encore clair et la poigne solide, et j'aurais pu m'engager. Il en est toujours temps, et je ferai un robuste soldat...

LA CONSCIENCE. — Tu te vantes, Papet !

MONSIEUR PAPET. — Qu'est-ce donc alors qui te fâche ?

LA CONSCIENCE. — Cherche au fond de toi-même !

MONSIEUR PAPET. — Je ne sais pas... Je ne sais pas...

LA CONSCIENCE, d'une voix grave et le sourcil froncé. — Tu as ri des Embusqués !

MONSIEUR PAPET. — Eh ! bien ?

LA CONSCIENCE. — Insensé ! Tu te moques au hasard, et sans connaître ce que tu bafoues...

MONSIEUR PAPET. — De grâce, explique-moi ?

LA CONSCIENCE. — Ne sais-tu pas quel courage obstiné et quelle opiniâtre patience il fallut à ces malheureux pour atteindre l'embuscade ? Leurs longues stations dans les antichambres, où sifflent les courants d'air porteurs de pneumonies, les agenouillements devant des influents dédaigneux, les rebuffades qui font serrer les poings : on ne saurait évoquer tout cela sans frémir !

MONSIEUR PAPET. — Hélas ! je ne pouvais supposer...

LA CONSCIENCE. — Et — embusqués enfin — connais-tu leurs souffrances ? Ils ont le sentiment poignant qu'ils sont ridicules toujours, et souvent odieux. Enfermés dans des bureaux sans lumière et sans air, ils peinent sur d'incessantes et machinales besognes, qui atrophiaient leur cerveau. Ils sont les superlatifs des tristes ronds-de-cuir, car la discipline, saine et légère, au camp, pèse lourdement sur leurs épaules. Et lorsqu'ils sortent enfin au déclin du jour, leur tâche achevée, la rue leur est un supplice nouveau. Ils sentent sur eux les regards chargés de mépris, et parfois de haine, des femmes en deuil, et des blessés fiers de leurs blessures. Ils évitent même les gestes ingénus qui les raillent au passage. Et quand ils rentrent au logis — dans leur logis où ils peuvent par faveur dîner et dormir — ils trouvent une épouse lasse et maussade, parce qu'elle réserve ses sourires et son amour à quelque glorieux soldat qui n'a plus qu'un bras, peut-être, mais qui a la croix sur la poitrine, et le front clair.

MONSIEUR PAPET. — Je ne le ferai plus...

LA CONSCIENCE. — Repens-toi, Papet, repens-toi !

*Et M. Papet, qui se réveille brusquement, constate avec horreur qu'il lisait, avant de s'endormir, un article du Tigre !*

FRANCIS VAREDDAS.

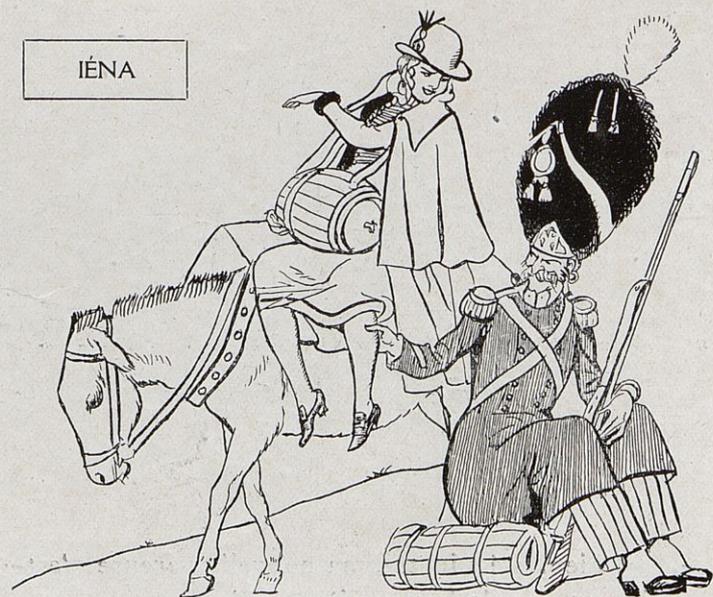
## UNE CHANSON DE GESTES



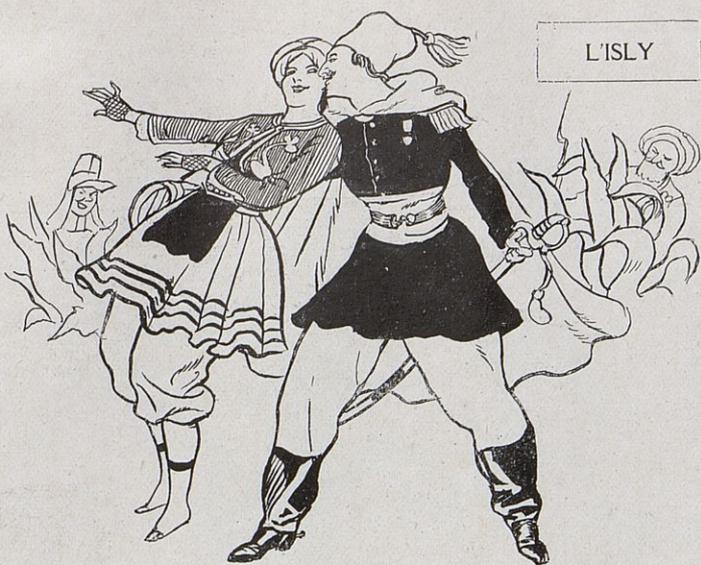
La vivandière a des atours :  
C'est aux dépens de nos tambours.



La vivandière a des gants blancs :  
C'est aux dépens de nos sergents.

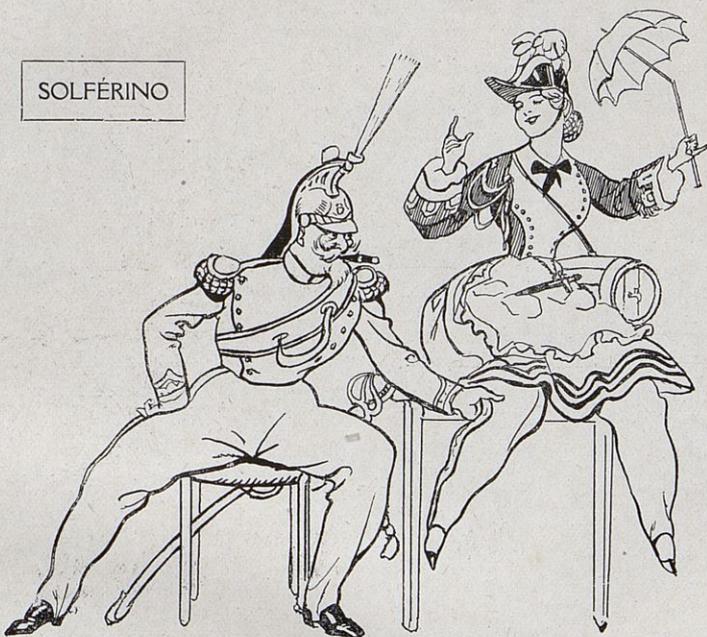


Nos sergents sont des militaires  
Pinc' la jambe à la vivandière.



L'ISLY

La cantinière a des mitaines :  
C'est aux dépens d'nos capitaines.



SOLFÉRINO

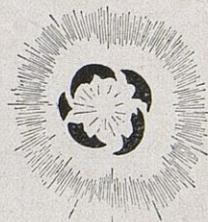
La cantinière a une ombrelle :  
C'est aux dépens du colonel.  
Le colonel est militaire,  
Pinc' la jambe à la cantinière



LA MARNE

On n'aurait pas dit, on n'aurait pas cru  
Que la cantinière avait du poil aux pattes.

## L'AMOUR A LA GUERRE



Il faudrait, pour traiter mon sujet, être sous-lieutenant — ou aviateur. Cette guerre n'est point galante que nous faisons, soldats du rang, à moins, dit-on, que d'être blessé et soigné par ces dames de la Croix-Rouge, si douces aux

convalescents.

Déjà les grandes manœuvres nous avaient préparés à la médiocrité sentimentale de la vie de campagne ; on voit par là qu'elles étaient tout de même l'image de la guerre. Après deux années de service actif, vingt-trois jours de période d'instruction et dix mois de guerre, mon opinion est que les bonnes fortunes de cantonnement n'ont guère fait que celle des auteurs de romans militaires, et encore !...

Les troupiers, quand ils arrivent dans un village, entrent sous des prétextes futiles dans les maisons pour trouver la bonne hôtesse, au sens où ils entendent ce terme. Ils disent d'un pays qui a des belles femmes ou n'en a pas qu'il y a « du linge » ou non, et ils disent cela aussi d'une autre manière, qu'il n'est pas convenable de rapporter, malgré le goût que l'on montre maintenant pour les façons de parler militaires.

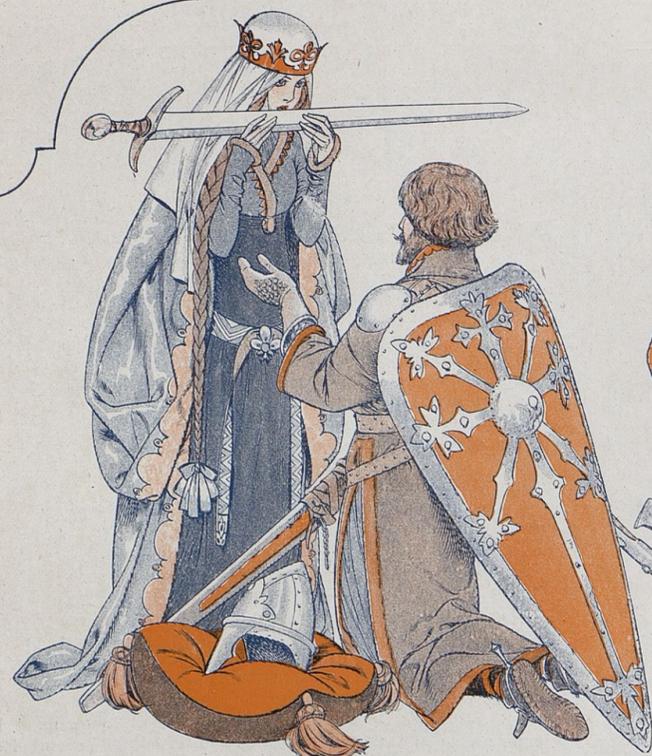
Ainsi, dans la petite ville du front où je me trouve présentement, tous les soldats vont acheter du tabac fin pour voir la jeune blonde qui tient la recette buraliste. Ils choisissent longuement le cigare d'un sou et s'en retournent en discutant sur la plastique de la marchande. Propos désintéressés et purement esthétiques. On sait que c'est un maréchal des logis d'artillerie qui a droit, comme on dit ici, à cette blonde un peu grassouillette et molle. Il lui aurait promis le mariage, bien qu'ayant, à Paris, femme et enfants. Je prévois, pour après cette guerre, de belles complications dans l'ordre sentimental !

Sur la place de l'église, il y a une épicerie, qui fait, elle aussi, de très bonnes affaires avec les militaires. Ce sont deux sœurs, petites et brunes comme des gitanes, qui vendent les boîtes de sardines, de quoi elles font un débit considérable. Brusques comme deux chèvres de Castille, avec la voix un peu rauque des filles sauvages qui dansent en élevant leurs bras jaunes pour choquer les castagnettes, leur grâce de petits animaux insociables m'attire au lieu de me repousser.

Elles marchent souplement, se tenant par leurs tailles rondes, et répondent aux galanteries des soldats par la détestation de leurs durs yeux noirs et le sursaut méprisant de leur buste cambré. Des chasseurs de l'escorte du général, avec leur belle ceinture d'Afrique, leur chéchia et les insignes d'Etat-Major qu'ils portent en brassard, comme les cheminots mobilisés jadis par M. Briand, ainsi que, juste en face de l'épicerie, le planton de l'Intendance avec ses bandes molletières, sa chevelure de garçon coiffeur et son impressionnante rapidité sur sa machine à écrire, rivalisent de séductions inutiles à l'intention des sœurs indifférentes. Elles ne leur donnent pas un regard. Je les ai vues rire, cependant, à un turco à figure d'hyène.

Maintenant je leur préfère certaine douce jeune fille, qui habite une maisonnette blanche auprès d'une petite pelouse, dans les massifs de lilas blancs. Je rôde devant sa grille pour tâcher de l'apercevoir cousant sagement sous les ombrages. Cette nuit les jeunes œillets ont fait éclater leurs senteurs neuves. Elle est la Sulamite dans son jardin. Je lui récite mentalement les versets du Cantique — ceux que je me rappelle.





CELLE DU CROISÉ : LA PURE BLANCHEFLOR



CELLE DU PISTOLIER : MARGOT LA RIBAUDE



CELLE DU MOUSQUETAIRE : L'IMPÉRIEUSE ROXANE



CELLE DU GARDE-FRANÇAISE :

LISETTE, LA PETITE LINGÈRE



CELLE DU LANCIER DE L'EMPEREUR : L'ANGÉLIQUE CLORINDE



CELLES DU POILU : TOUTES LES FEMMES DE FRANCE!



CELLE DU SAPEUR : SA PAYSE, LA GROSSE VICIEUSE

HÉROUARD

On m'a appris qu'elle paraissait recevoir avec plaisir les hommages d'un sous-officier bleu horizon, qui est autrement chet d'usine. La pauvre enfant en est donc encore aux maîtres de forges et aux élèves sortis brillamment de Centrale ou des Mines. Que sa littérature est donc en retard! Mais elle porte une jupe noire à godets, à taille haute, avec un corsage en organdi — mousseline de communiant — formant grand col rabattu sur la nuque. On se rend compte que les journaux de modes pénètrent heureusement plus vite en province que les romans contemporains. Avec des âmes d'héroïnes de Georges Ohnet, elles vous ont de gentilles petites robes signées Doucet ou Chéruit... par procuration.

Le poste de police est placé à côté de sa maison. Quand je suis de garde, avec mon étui-revolver, mon sabre et mes galons rouges, je guette sa sortie en comptant sur le prestige de mon poste et ma tenue martiale sous les armes pour impressionner favorablement son cœur. Pareillement, don José, brigadier comme moi, était assis devant son corps de garde lorsque Carmen lui décocha sa rose, puis s'enfuit. J'envie les rires et les pleurs de la cigarière et du carabinier sous le ciel ravagé de passion de leur ardente patrie...

A la demoiselle de la garde-barrière, à présent, qui se promène ici en cotillons *très-Galeries*, et propres à être retournés comme un gant. Leur étoffe dessine, quand elle est assise, ses jambes et ses genoux puérils à ce point que l'on croit y être; pour le reste on peut le mettre nu en vingt secondes, si on ne la laisse pas faire elle-même en moins de dix. Elle applique ses menottes sur ses joues roses pour dire : « Que j'ai chaud! » vérifie sa coiffure pour le geste des bras, les coudes levés. Elle porte des guiches, mèches de cheveux que les femmes vont chercher avec deux doigts sous la coiffure et ramènent frisées sur la joue. Tanguinettes, appelait-on aussi, de mon temps, ces gentils tortillons.

Je me suis dit : « Je l'aborderai après le passage à niveau », et je l'ai fait, en lui demandant si elle cherchait par là une station de métro. Elle m'a répondu là-dessus qu'elle voyait bien que nous étions du même village, et qu'elle était ici en vacances forcées, dans sa famille. Elle s'occupe un peu, ouvre à l'occasion la barrière. Je la trouvai bien reposée après ces dix mois de paysage, fraîche et tentante. Je pris sa taille libre, pressant sa



L'OFFENSIVE FRANÇAISE



L'OFFENSIVE ALLEMANDE

peau glissante sous les deux épaisseurs de linon. Elle se dégagea, rouge, en disant : « Non, non ».

Nous fîmes le chemin ensemble, durant quoi elle me dit que j'étais trop jeune, car je n'ai que vingt-huit ans — classe 1906. Elle n'est point riche, le temps passe, et c'est bon pour les femmes du monde de rire. Elle me raconta aussi que son père, le garde-barrière, était mobilisé — adjudant — et de cette modération je lui sus gré.

Le lendemain, je l'ai vue accoudée sur la barrière, et qui causait comme une personne raisonnable avec le garde-voie de faction, monsieur barbu, confortable, gros commissionnaire rue d'Hauteville.

Faudra-t-il toujours, Mesdemoiselles, être territorial pour vous plaire?

MARCEL ASTRUC.

## ENTR'ACTE

*Une loge à l'Impéria : Monna se maquille avant d'entrer en scène. Elle est drapée de blanc, coiffée d'un bonnet phrygien et ses cheveux savamment répandus sur ses épaules ont déjà un désordre farouche... Elle va chanter La Marseillaise.*

*Penchée sur le miroir elle souligne ses yeux de bleu noir. Soudain, la porte s'ouvre. Jean entre, dans la tenue de sergent d'infanterie. Monna l'aperçoit dans la glace.*

MONNA. — Comment? Toi? Par quel hasard?

JEAN. — En permission de deux jours.

MONNA. — Quelle chance!...

*En un tour de main elle débarrasse une chaise. Jean s'assoit.*

MONNA. — Mon petit Sinclair, que je suis donc heureuse de te voir!

JEAN. — Pas Sinclair : Durand.

MONNA. — Comment Durand?

JEAN. — C'est mon vrai nom, mon nom de soldat... L'autre, c'était ma marque de fabrique, mon pseudonyme.

MONNA. — Tu n'en veux plus?

JEAN. — Je préfère le vrai.

MONNA, *souriant*. — Alors? Plus « m'as-tu vu »?

JEAN. — Si, mais comme je veux l'être... (*Puis, aussitôt, comme tous ceux qui « en » reviennent.*) Ah! ma petite, si tu savais!...

# L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



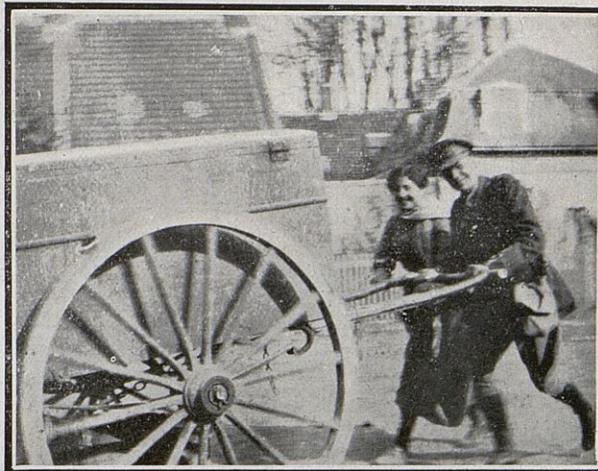
UNE VISION D'ORIENT SOUS LE CIEL DE FLANDRE  
Les lanciers bengalais en route pour Ypres.



LA DOUCEUR DU PRINTEMPS DANS LE BOIS LE PRÊTRE  
Un groupe de sergents au repos... à 300 mètres de l'ennemi.



DES RUINES D'UNE DOULOUREUSE MAGNIFICENCE  
Ce que les obus allemands ont fait de l'église de Clermont-en-Argonne.



LA CHARRETTE RÉQUISITIONNÉE  
A galant soldat que ne donnerait-on de bon cœur?



UN PETIT « HOME » CONFORTABLE  
dans un cantonnement anglais.



COMMENT ON ORGANISE LA DÉFENSE D'UN VILLAGE  
Enclos d'une tranchée, ce paisible hameau est devenu une forteresse.

MONNA, *gourmande*. — Oh! raconte-moi, dis?

JEAN, *comme avec pudeur*. — Attends... tout à l'heure... Ça viendra tout seul... Laisse-moi regarder d'abord... (*Coup d'œil circulaire*.) Oui. C'est bien la petite loge laquée blanc. Sur le mur l'affiche du jour, l'éventail aux photos... Les inévitables inscriptions sur la glace. La toilette. Les accessoires. Les flacons. Le carmin. Le blanc gras... Dire que c'est parmi tout ça que je vivais jadis... et que je vivrai plus tard!

MONNA. — Ça manque d'horizon, n'est-ce pas?

JEAN (*cherchant à exprimer ce qui le gêne*). — C'est petit.

*Un silence.*

MONNA. — Tu as changé.

JEAN. — Tu trouves?

MONNA. — Tu es plus fort, moins jeune premier. Et puis tu as un hâle épatant.

JEAN. — Dame! Plus besoin de fond de teint.

MONNA. — Tu sens le bon courage.

JEAN. — Vrai?

MONNA. — Oui. Ça me rend meilleure de te voir... On dirait que tu apportes du grand air... de l'air de là-bas.

JEAN. — Tu me fais plaisir.

MONNA. — Et... tu t'es battu?

JEAN. — Mais oui.

MONNA. — Et comme un premier rôle, bien sûr!...

JEAN (*simplement*). — Comme les autres. Au front il n'y a que des beaux rôles.

MONNA. — Pas de pannes... et pas de vedettes non plus?

JEAN. — Si: la citation à l'ordre du jour.

MONNA (*ne se contenant plus*). — Tiens! Tu es beau.

JEAN. — Non, je suis « nature » (*Comiquement*.) Ah! si j'avais joué comme ça autrefois!...

MONNA. — Tu es un vrai poilu!

JEAN, *montrant ses sardines*. — Comme tu vois, chevronné...

*Il rit gaiement, se laissant admirer, mais sans vanité. Monna, après l'avoir contemplé, reste un instant songeuse.*

JEAN. — Au fait, que deviens-tu?

MONNA. — Tu vois... Je joue... Je continue... Je chante *La Marseillaise* aux épilés de l'arrière.

JEAN. — Bref « tu sers »?

MONNA. — Je les fais tenir, comme dit Forain.

JEAN. — Fichtre! Je comprends qu'ils se tiennent bien!

MONNA, *riant*. — Tu es bête!

*Arrière-pensée. Regard en dessous. Cette fois-ci Jean est fixé ou à peu près... Encore faut-il s'assurer. Jean hésite un instant, puis:*

JEAN. — Ma petite Monna... Et l'amour?

MONNA, *embarrassée*. — L'amour... Dame! Tu sais...

*Geste vague.*

JEAN, *qui comprend*. — Diable!

MONNA. — Que veux-tu? Il faut bien. C'est la vie...

JEAN. — Je ne t'en veux pas.

MONNA. — Surtout que nous n'avons jamais été que camarades ensemble.

JEAN. — Tu es bien sûre?

MONNA. — Ça, c'est rosse.

JEAN. — Tu te rappelles, quand nous jouions ici tous les deux?... Comme c'est loin déjà!

MONNA. — Il y a dix-huit mois tout juste.

JEAN. — Je te faisais la cour alors...

MONNA. — Je me souviens.

JEAN. — Pourquoi ne voulais-tu pas?

MONNA. — Nous étions trop copains.

JEAN. — C'est une raison.

MONNA. — Et puis tu étais cabot.

JEAN. — Voilà!

MONNA, *tendrement*. — Les temps sont changés.

JEAN. — Je suis sergent.

MONNA. — C'est toute la différence.

JEAN, *ironique*. — Un monde!

MONNA, *tombant dans ses bras*. — Peut-être moins.

JEAN. — Peut-être mieux.

*A cet instant le régisseur frappe à la porte.*

LE RÉGISSEUR. — En scène pour le trois!

JEAN, *furieux*. — Oh!

MONNA. — Je crois que je vais bien leur chanter *La Marseillaise*!

LOUIS LÉON-MARTIN.

## SALADE RUSSE

QUELQUES SOLDATS DU GRAND-DUC NICOLAS



o o o o o ÉLÉGANCES o o o o o



Ce n'est pas tout que de porter des ravissants costumes, que de se déguiser en cantinières et en danseuses à crinolines, de se risquer sous des chapeaux de bergères Trianon, et de lancer des bottes d'été, et des ombrelles de guerre : Mesdames, il vous faut encore un amoureux ! Mais un amoureux flatteur, cela s'entend, un amoureux tout à fait du dernier bon ton.

Or, ce qui se fait de mieux en ce genre se trouve sur le front, naturellement. Mais n'a pas qui veut, mesdames, un amoureux sur le front. Pour celles qui ne seraient point pourvues, il y aurait encore un certain choix parmi d'autres échantillons.

Voulez-vous voir dans les automobiles militaires?... Pourtant, c'est là un monde bien mêlé, ma chère, où l'officier, le sous-officier et le soldat se distinguent mal l'un de l'autre.

Vous offrirai-je un joli petit prétendant dans les états-majors?...

Eh, eh, voilà qui n'est pas trop mal ! Cela vous a tout de suite un air cavalier et « au pied levé ». On sait qu'un état-major ne demeure pas forcément au même endroit, mais qu'il bouge, suit la bataille selon les cas, et reçoit au besoin des obus et des shrapnells, s'il n'est pas trop loin du front. Bref, officier d'état-major, cela ne va pas sans grâce. On imagine un capitaine au débotté, dictant des ordres, ou bien un brillant lieutenant à cheval, et qui remet un pli : très joli !

Et puis, il y a un certain genre bien savoureux dans les états-majors : entendez une manière de s'exprimer par phrases enveloppées, un usage diplomatique des formules vagues et générales, un air professionnellement discret, une voix volontiers froide et merveilleusement polie, une exquise correction dans les gestes et les propos. Nulle suavité n'est comparable à celle d'un parfait officier d'état-major au téléphone : et tout cela dégage une grande séduction. Brummel fût allé là tout droit, s'il eût jamais fait la guerre.

Cependant, êtes-vous plus ambitieuse, ma charmante enfant ? Vous faut-il quelqu'un dans l'état-major des états-majors, dans l'émouvant Grand Quartier Général, le révérendissime et scénarisé G. Q. G. ? Peste ! vous vous mettez bien. Être du G. Q. G. signifie que l'on vit auprès des dieux. La petite ville où il se trouve ne saurait être nommée qu'avec mystère et en baissant la voix, non pourtant sans une certaine fatuité, si l'on y loge. « Où allez-vous ? » demandera quelqu'un. Or il convient de répondre : « Je vais à X., au G. Q. G. » comme si l'on ajoutait tout bas : « ...naturellement ». Bref, du même ton que l'on disait naguère : « Mon cher, je vais à Londres. »

Malheureusement, il y a un inconvénient, à savoir le régime... Hélas ! oui, le régime : tout officier d'état-major, en effet, engraisse bientôt. On ne sait pourquoi. Aussi tarde-t-il peu à se mettre au régime le plus sévère, afin de perdre cet embonpoint léger qui risque d'abîmer sa silhouette et de gâter son visage, rendu si romanesquement pâle par les veilles passées sous la lampe des camps à piocher des cartes, comme à dicter des dépêches



à une légion de scribes affolés et de dactylographes surmenés.

De toute manière, évitez de choisir votre amoureux dans la garnison même de Paris. Cela peut être commode et gentil : mais cela ne « fait pas guerre » du tout, et c'est vraiment un peu trop... article de Paris. L'amoureux d'une femme très élégante revient toujours du front, au contraire, il est blessé et orné de la croix de guerre. Le trottin seul se fournit sur le boulevard.

On voit des bottines noires, entièrement vernies, formant demi-bottes, et lacées sur le côté.

Mais on voit aussi des bottines toutes blanches, lacées devant, qui n'ont de noir qu'un tout petit bout carré,

et puis la semelle, et sous la semelle, un talon pas trop haut.

Eh bien, croyez-m'en, ne choisissez pas les demi-bottes noires, qui sont la disgrâce même. Les blanches, au contraire, rappellent divinement M<sup>me</sup> Bovary, une Bovary du plus aimable été normand.

Beaucoup de broderies de couleur sur les robes blanches. C'est une façon de pavoiser discrètement, selon ses goûts et son cœur, aux couleurs françaises, italiennes, russes, japonaises, anglaises, monténégrines, un peu roumaines, un peu bulgares aussi — mais non pas grecques, malgré la macédoine que cela compose, dès qu'on mélange le tout.

IPHIS.

CHOSSES ET AUTRES

Allons ! les rudes leçons de la guerre ne nous sont pas inutiles ! Nous commençons d'acquiescer ce qu'il y a de moins commun, savoir le sens commun. On a pu — et au Parlement ! — déclarer sans précautions oratoires (à propos de ces éternels embusqués) que l'égalité absolue est une chimère, qu'il faut passer au compte des profits et pertes certaines injustices inévitables, et que l'essentiel n'est pas de faire marcher quelques quarterons de braves jeunes gens qui ne s'en soucient pas, et qui ne valent pas à eux tous la moitié d'un canon.

Tant pis pour ceux que le front n'attire pas ! Jamais le proverbe n'a été plus vrai : ce n'est pas ceux qui partent qui sont à plaindre, mais ceux qui restent, et nous les plaignons bien sincèrement, surtout ceux qui avaient quelques peccadilles de jeunesse à se faire pardonner et qui ratent une belle occasion. Rien ne régénère comme le baptême du feu. Ils n'en veulent point ? Cela les regarde. Nous n'avons que faire des services... aléatoires de cette poignée d'hommes — si l'on peut dire « hommes ». Ce n'est pas de héros que nous manquons.

Ils ne sont pas tous revenus de Bordeaux, ni toutes ; et même avant Bordeaux, dès le premier jour, bien des figures avaient disparu qui n'ont pas reparu depuis. Nous étions si habitués à les voir que nous n'y prêtions plus la moindre intention, et, en conséquence, nous n'avons pas davantage pris garde que nous ne les voyions plus. Mais de temps en temps un hasard nous les rappelle, un nom tombe dans la conversation. Quelqu'un dit :



— Au fait! Et un tel? Une telle? Où sont-ils passés?

Personne ne peut répondre. Et on n'y songe plus. Tant pis pour elle, tant pis pour lui! Loin des yeux...

*La Vie Parisienne* aurait bien envie d'ouvrir, comme ses confrères quotidiens, une rubrique de petites annonces « pour se retrouver ». *La Vie Parisienne* est curieuse.

Ainsi elle demande « où n'en quel pays » est, non pas la dame romaine, Flora, mais la dame, la Dame par excellence, avec un grand D, qui jusqu'à la veille de la guerre joua le rôle d'oracle dans le privé aussi bien que publiquement, et prodigua ses consultations tant à ses amies intimes qu'à l'Humanité tout entière?

Elle était, elle doit être encore (car sa santé est du même métal que son autorité), elle était douée de l'intelligence la plus vaste, la plus cultivée, la plus assurée et la plus fausse. Nous n'avons jamais rencontré une femme, ni même un homme, qui fût plus capable qu'elle de comprendre et de juger ses semblables et qui se trompât sur leur compte plus régulièrement. Elle était, dans une certaine mesure, infaillible, car sa vision retournait mathématiquement l'objet sans le déformer, et une fois qu'on était averti de cette bizarre faculté, on pouvait trouver auprès d'elle des documents assez utiles, et avoir, dans le contraire de ce qu'elle disait, une confiance absolue.

Elle était passionnée dès le matin, et ne devait point cesser de l'être même la nuit. Elle n'était pas très femme physiquement, et terriblement au moral; mais elle avait la prétention d'être un honnête homme. Elle était née infirmière d'âmes et ne pouvait plus sentir ses amis dès qu'ils se portaient bien. Elle confessait volontiers, et si ses pénitents ou pénitentes tardaient à s'approcher du sacrement, elle commençait sans eux : elle faisait les demandes et les réponses. Quand elle confessait, non point des particuliers, mais le peuple, sa tribune était un grand quotidien, où elle n'usurpait jamais moins de trois colonnes. Ses chroniques étaient substantielles, intéressantes et malaisément lisibles. Que d'idées! Mais aussi que de mots! Elle avait du talent, peu de goût. Elle était supérieure, inexorablement supérieure.

Comment s'est-elle dérobée à une heure pareille? Elle devrait aimer sa patrie plus que jamais, puisque sa patrie est en danger. C'était le cas de prêcher une fois par semaine. Elle n'a pas dit son mot dans la question des armements! On l'attendait. Comme ce silence doit lui coûter! Pourquoi, comment a-t-elle perdu la voix? Nous voudrions tant le savoir! Que lui est-il arrivé? Défaillance? Dépression? Inopportune neurasthénie? Ou bien lui a-t-on tout simplement refusé de la copie? Elle s'est vexée et s'est retirée sous sa tente? Qu'est devenue M<sup>me</sup>... — la dame enfin, la DAME?



Une autre s'est évanouie, de qui la situation était assez délicate, les personnes bienveillantes diront : tragique. Par le temps qui court, il est bon, ou plutôt indispensable, d'avoir une origine certaine et un port d'attache. Elle était parisienne, cela ne suffit pas. D'autant qu'elle était parisienne de profession : ce n'est pas la même chose que d'être né à Paris ou d'y avoir obtenu, à peu près régulièrement, le droit de cité.

C'est elle qui disait un soir à des dames d'un peu partout qu'elle réunissait une fois la semaine dans « ses » salons :

— Vous, vous êtes Polonoise de Galicie, vous, Hongroise, vous, Roumaine de Transylvanie, moi, Viennoise de Berlin : voilà ce qu'il faut appeler une réunion bien parisienne!

En effet! mais avant la guerre, et espérons que cela ne reprendra pas trop vite après. Si même cela pouvait ne pas reprendre du tout!

Elle était Viennoise de Berlin, c'est-à-dire que, née à Vienne, elle s'était mariée à Berlin. Devenue Allemande par ce premier mariage, elle était devenue à moitié Française à la suite d'un espèce de roman d'aventures suivi d'un deuxième mariage, et Française tout à fait à la suite d'un roman bourgeois et d'un troisième mariage. Elle doit vraiment être un peu gênée dans ce moment-ci. Elle a infiniment de sensibilité, comme toutes les Allemandes, elle rendrait des points à n'importe quelle Gretchen : son cœur doit être bien tirillé! Elle est patriote de nature, ce qui est également incommode quand on n'a pas de patrie ou qu'on en a trop. Mais nous ne pensons pas que, décidément, ses sympathies puissent aller au Kaiser : elle ne lui a

jamais pardonné d'avoir mis Bismarck au rancart. Elle ne connaissait pas personnellement le chancelier, mais elle s'était fort intéressée à quelqu'un de sa famille. Du moins elle faisait tout le possible pour le faire croire. Ce n'était peut-être pas vrai!

Elle s'entendait à la cuisine et sa maison était une des deux ou trois où l'on mangeait encore proprement.

Qu'est-elle devenue?

Aux dernières nouvelles, elle s'est réfugiée dans un pays neutre. Elle est douloureuse et désemparée. Mais elle reçoit. Jusqu'à son dernier jour elle recevra : ici ou là, qu'importe? Et ce seront toujours des « réunions bien parisiennes ».



Que nous sommes injustes pour les Allemands! Nous daignons reconnaître qu'ils ont le génie de l'organisation (probablement parce que ce n'est pas une qualité que nous estimons à sa valeur); mais nous leur refusons tout le reste, entre autres l'esprit. Eh bien, ils n'en manquent pas! S'ils n'ont point le nôtre, ils ne semblent pas tout à fait dépourvus d'humour. Qu'ils me pardonnent ce mot anglais, et « que Dieu châtie la perfide Albion! »

De l'humour? Eux?

Lisez plutôt cette dépêche de la *Gazette de Voss*, de « la tante Voss », comme ils disent. S'ils ne le disaient pas eux-mêmes, je ne me permettrais pas d'employer cette expression équivoque. Mais, comme disait notre oncle Sarcey...

Ouvrons une parenthèse :

(Notre oncle faisait une conférence à Bordeaux, sur *Daphnis et Chloé*. On l'avertit que le public bordelais est légèrement bégueule : il promit de s'observer. Il surveilla particulièrement les citations. Mais il ne vit rien de mal à cette petite phrase, qu'il lut comme il savait lire, c'est-à-dire fort bien :

*Alors, Daphnis accola Chloé et la baisa...*

Tout l'auditoire frissonna. Notre oncle sentit l'orage. Il avait de la présence d'esprit : il se rattrapa.

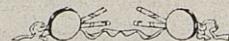
— Au temps d'Amyoul, mesdemoiselles, dit-il avec le plus gracieux sourire, le mot qui vient de m'échapper n'avait pas encore le sens obscène que nous lui avons attribué depuis.

Je n'ai pas besoin de dire que cette histoire est apocryphe.

Je ferme la parenthèse et je retourne à la tante Voss. Je suis persuadé — je n'en sais rien, car je n'entends pas l'allemand — mais je suis persuadé, je suppose, qu'ils l'appellent ainsi par pure amitié et sans aucune méchante intention.)

Cette bonne tante nous annonçait donc, l'autre jour, que le commandant Bauer, un des inventeurs du mortier de 420, a reçu de l'Université de Berlin le titre de docteur en philosophie. Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas lourde; elle ne pèse même pas autant que l'obus dudit mortier qu'on a « pris vivant » et qui est exposé depuis peu au musée de l'armée. Si c'est sérieux, quelle profondeur! Le mortier de 420 est l'*ultima ratio*, la raison même, et l'expérience nous remontre tous les jours que les artilleurs sont les vrais philosophes, les seuls. Méditez la dépêche de tante Voss et vous comprendrez tout de suite le manifeste des Quatre-vingt-treize.

A moins encore que « philosophie » et « philosophe » ne soient pris dans une acception nouvelle. Voilà deux mots qui n'ont pas de chance! On avait déjà qualifié « philosophes » ceux qui trichent au jeu. Peut-on en étendre le sens jusqu'aux assassins? La philosophie était suffisamment déshonorée comme cela. Est-ce bien à Allemagne de l'achever?



L'Allemand de Berlin n'est pas incapable d'humour (encore une fois *Gott strafe England!*) L'Autrichien de Vienne a plutôt la spécialité de l'à-propos. Et savez-vous qui de ces fins Viennois met plus sûrement dans le mille et ne rate jamais son coup? C'est François-Joseph en personne. Cette faculté est peut-être la seule qu'il ait conservée intacte dans une enfance avancée.

Le lendemain de la Marne, il télégraphiait au Kaiser : « Victoires sur victoires. Dieu est certainement avec nous. »

Tu parles!

Il vient de récidiver, et ce n'est pas mieux, mais c'est presque aussi bien.

Il a envoyé un télégramme de félicitations au général von Mackensen et l'a nommé chef du 10<sup>e</sup> régiment des hussards de la garde.

Quel jour?

Exactement le lendemain de Jarnowo, où l'armée du général von Mackensen a été reconduite baïonnette aux reins par nos alliés russes du mauvais côté du Dniester.

Et dire que François-Joseph a peut-être quelqu'un qui le souffle!... Changez de souffleur, Sire.



Il paraît que M. Woodrow Wilson n'est pas seulement un président pondéré : c'est aussi un écrivain de race. Il rédige lui-même ses notes diplomatiques, il en donne connaissance à ses collaborateurs, quand elles sont *ne varietur*, et il sollicite les observations, mais il ne les aime pas.

Avant de rédiger, il médite. Il n'a rien de Numa Roumestan qui disait (avec cynisme) :

— Quand je ne parle pas, je ne pense pas.

M. Wilson n'est pas du Midi. Il a aussi besoin de prendre du champ pour penser. Il demande son automobile, et il va loin, très loin, tout seul. Ensuite, il rentre, il s'enferme dans son cabinet, et de sa main *type*, ou *tape*, la note (selon que vous préférez l'un ou l'autre de ces néologismes); en d'autres termes, il l'écrit à la machine.

Il est curieux de remarquer que ces procédés de travail sont précisément ceux de M. Tr.st.n B.rn.rd. Qui l'eût cru? Les notes à l'Allemagne n'ont pas été autrement élaborées que le *Poil Civil*.

M. Woodrow Wilson est, dit-on, un puriste. Il use d'un vocabulaire rigoureusement propre et d'une syntaxe irréprochable.

Dans ces conditions, comment expliquer, sinon par une maladresse du traducteur, juré peut-être mais ignorant, cette phrase extraordinairement amphibologique et inintelligible que nous relevons dans le dernier *memorandum* du Président?

« Le gouvernement des Etats-Unis a accompli ce devoir avec une vigilance scrupuleuse, par l'intermédiaire de fonctionnaires officiels, et il est par conséquent à même d'assurer le gouvernement allemand *qu'il a été mal informé.* »

Il? Qui? Lequel des deux gouvernements? Selon la grammaire française, ce ne peut être que le gouvernement des Etats-Unis qui proteste que ses fonctionnaires l'ont informé tout de travers.

Mais cette faute n'est-elle point voulue? N'y a-t-il pas là-dessous de l'ironie? Une sanglante ironie, entre nous un peu excessive? M. Woodrow Wilson serait-il un pince-sans-rire? Au pays de Mark Twain, tout est possible.

## LES LIVRES

Combien de nos contemporains et surtout de nos contemporaines se font un devoir, depuis le commencement de la guerre, d'écrire leurs *Impressions*. Leur intention est touchante : ne pouvant faire campagne, ils veulent tout de même contribuer à l'histoire de la France.

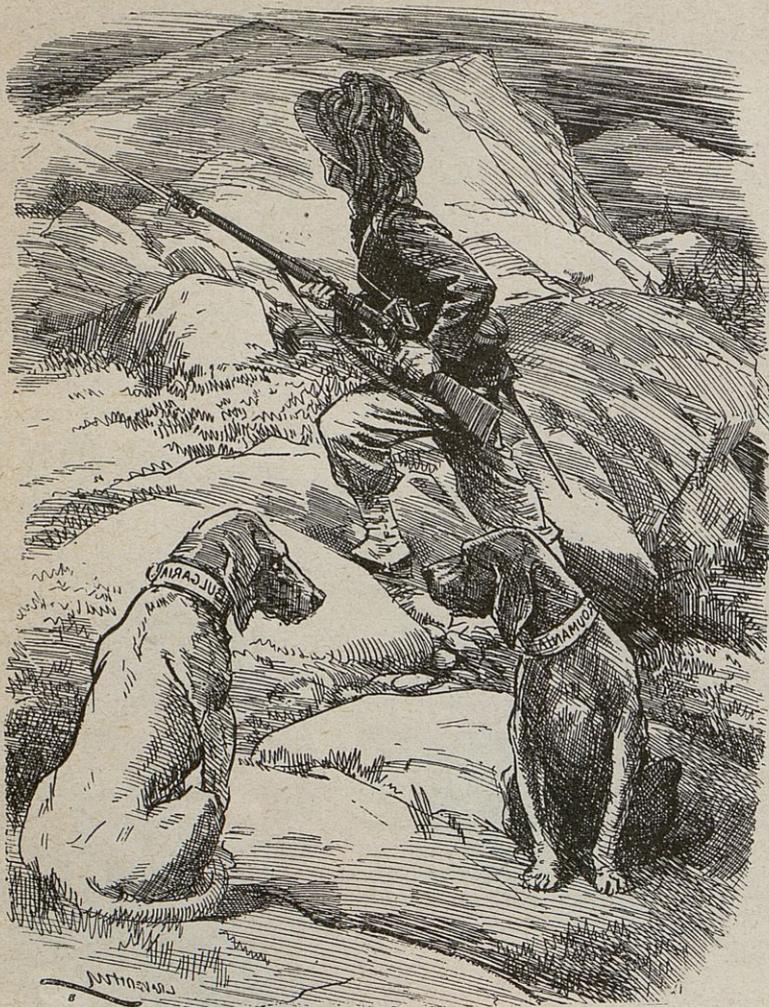
M. Georges Ohnet, qui — on l'ignore trop généralement — n'a jamais cessé d'écrire et même, en ces dernières années, s'était découvert historien, a entrepris de collectionner, dans de petits fascicules périodiques, intitulés *Le Journal d'un Bourgeois de Paris*, tous les jugements hâtifs, toutes les rumeurs sans fondement, toutes les légendes éphémères auxquels les événements donnent naissance. Travail curieux, et dont la valeur ne sera méconnue que par ceux qui ignorent l'importance documentaire des commérages.

Un ouvrage d'une moins haute prétention, et par cela même beaucoup plus agréable, a été écrit par M. Antoine Delécras sur *Paris pendant la n.obilisation*. M. Antoine Delécras habite rue de Dunkerque : il raconte tout simplement et avec bonhomie ce qu'il a vu de sa fenêtre pendant le mois d'août 1914, ce qu'il a appris dans les cafés du voisinage ou en causant avec son concierge, son pharmacien, quelques journalistes et comédiens. Ces petits reportages intimes, c'est de l'histoire au microscope : l'histoire de très grands événements d'après leurs toutes petites répercussions dans un quartier de Paris. L'observateur étant sincère, le livre est amusant. Il le serait davantage si M. Delécras n'avait intercalé dans ses notes personnelles trop de documents officiels, connus actuellement de tout le monde, et qui n'intéresseront qu'une lointaine postérité.

## DES POILUS QUI NE VONT PAS AU FRONT



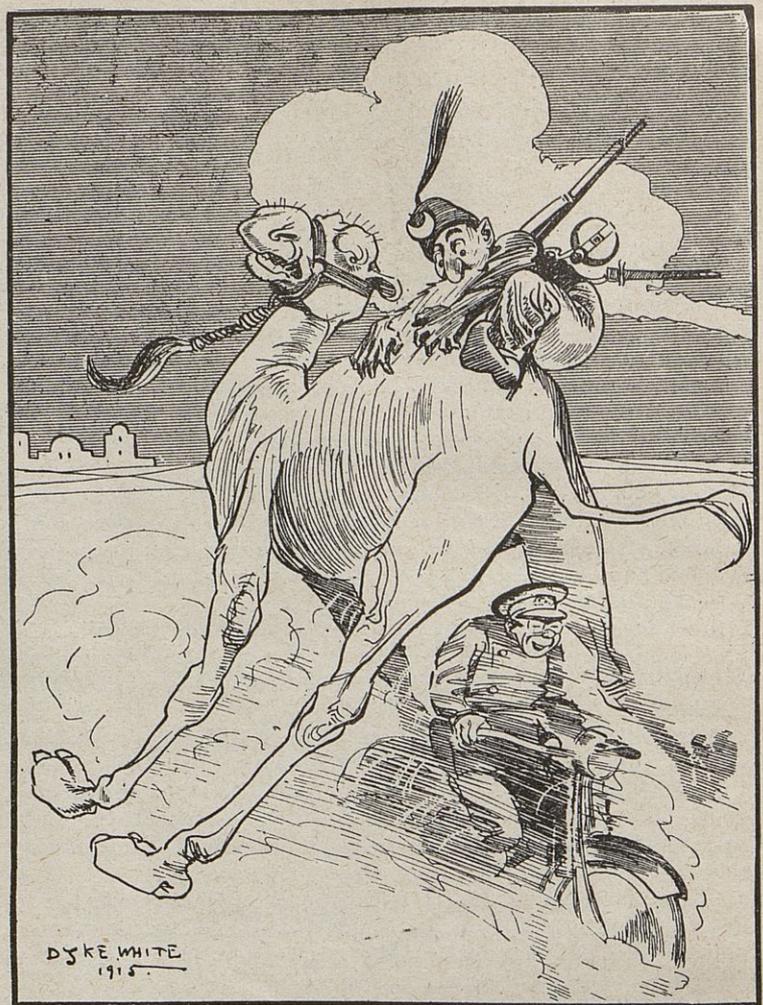
# LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



LES CHIENS DE GUERRE

LE CHIEN ROUMAIN. — Ma chaîne me pèse quand je vois l'Italien partir pour la chasse. Et toi?  
LE CHIEN BULGARE. — Hélas!

(Punch, de Londres.)



TOUS LES CHEMINS MÈNENT  
A... CONSTANTINOPLE

Un éclaireur anglais traversant les défilés de Sinaï.

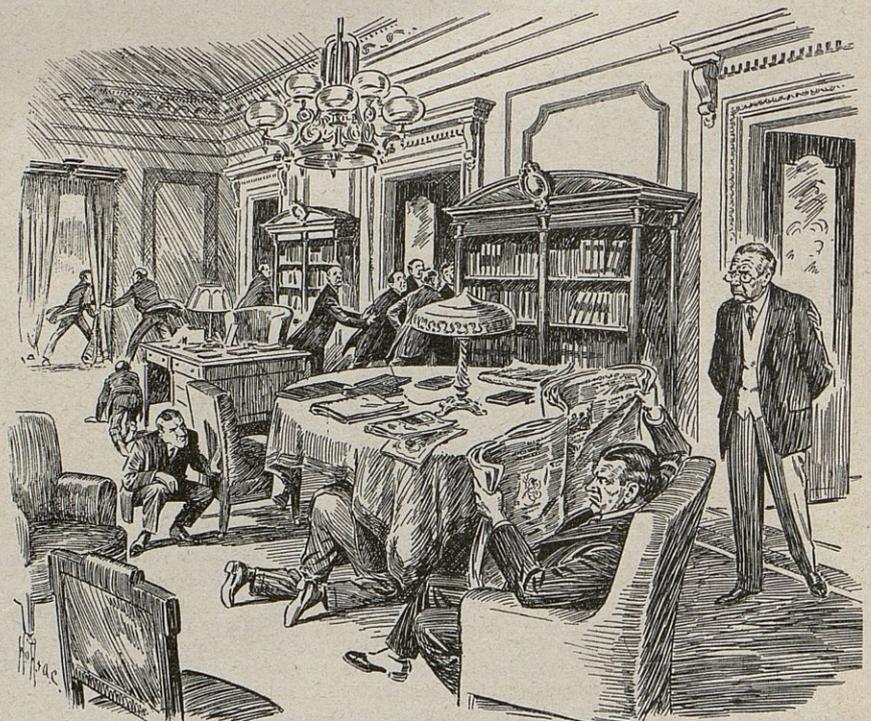
(The Passing Show, de Londres.)



LES PETITS HUNS

— Oh! maman, Fritz a reçu la Croix de fer : il a tué douze Anglais! — Douze soldats? — Non, douze bébés : il a lancé une bombe sur un orphelinat...

(Life, de New-York.)



LA TERREUR DU CERCLE

Le pessimiste fait son entrée : Sauve qui peut!

(The Bystander, de Londres.)

## LE PRINTEMPS DE 1915



Printemps, joli printemps, douce saison de l'amour!...  
(Life, de New-York.)

## SEMAINE FINANCIÈRE

Plus que jamais on voit l'avenir sous un jour optimiste et l'on est convaincu que la puissance des Austro-Allemands s'épuisant dans un effort énorme ne pourra pas durer encore bien longtemps.

La Bourse reste fermement orientée et une reprise d'une certaine ampleur pourrait se produire, si les événements militaires venaient à prendre une tournure décisive.

Les Rentes Françaises ont fait preuve d'une tenue particulièrement satisfaisante. Le Crédit Foncier est assez ferme à 715 et 720.

Les Fonds Russes ont un courant de transactions assez actif.

La commission chargée de rechercher les moyens de développer les relations commerciales entre la France et la Russie s'est réunie le 12 juin, au ministère des Affaires étrangères, sous la présidence de M. Méline. Ses deux séances ont été consacrées à la continuation de la discussion relative au crédit à long terme et à la création d'une banque centrale d'exportation. Dans sa séance du matin, elle a conféré à ce sujet avec M. Raffalovitch, agent impérial des finances du gouvernement russe, et des représentants des grandes banques russes de Paris.

E. R.

## INFORMATION FINANCIÈRE

## ANTIOQUIA 6 0/0 OR 1912 (Departemento de)

Le coupon n° 5, à échéance du 1<sup>er</sup> juillet 1915, sera payable à partir de cette date — comme les précédents — aux caisses du Crédit Financier pour l'Industrie, 27, rue de Londres, à Paris.

## PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson, directeur: Emile Wolff.

Paul Marinier, Hyspa (Vincent)  
Jean Bastia ce trio célèbre  
Avec Arnould et Deyrmon (Jean)  
C'est l'esprit léger tel un zèbre!  
Folrey, Bl. de Vinci, Clermont  
Pierrette Mad; toute la grâce.  
Quelle soirée aimable on passe  
Au beau Moulin de la Chanson.

Matinées dimanches et fêtes à 3 heures.  
Téléph. Gutenberg 40-40.

## Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.  
Ses collections: *Maitres de l'Amour*, 7 fr. 50; *Coffret du Bibliophile*, 6 fr.; *Romans humoristiques*, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — *Catalogue illustré sur demande.*

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIÈNE,  
8, rue des Martyrs, 2<sup>e</sup> étage. (1 à 7 h.)

MARIAGES Relations mondaines, Renseignements.  
M<sup>me</sup> TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

MANUCURE diplômée. Matin à domic., reçoit tous les  
jours et le dimanche, 78, rue Taibout.

M<sup>me</sup> BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique  
en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1<sup>er</sup> à g.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR.  
4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Miss RÉGINA SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames.  
Mais. 1<sup>er</sup> ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES. Pr. de guerre. M<sup>me</sup> RO-  
BERT HAMEL, 14, r. Gaillon, 3<sup>e</sup> ét. (10 à 7).

M<sup>me</sup> ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE  
30, r. Gustave-Courbet (2<sup>e</sup> face)

Hygiène et Beauté p<sup>r</sup> les Mains et Visage. M<sup>me</sup> GELOT,  
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE. M<sup>me</sup> JOUFFRIEAU,  
14, rue Manuel, 2<sup>e</sup> ét. (10 h. à 7 h.)

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.  
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

M<sup>me</sup> JANE Soins d'Hygiène et de Beauté.  
7, r. du Faub.-St-Honoré, 3<sup>e</sup> ét. (1 à 6).

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains.  
19, rue Saint-Roch (Opéra).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE  
SOINS D'HYGIÈNE  
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

BEAUTÉS ANDALOUSES. Lots à 5, 10 et  
20 fr. Librairie du Progrès.  
Traversia Relox, 7, Madrid (Esp.)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4<sup>e</sup> année.  
M<sup>me</sup> MOREL, 25, rue de Berne (2<sup>e</sup> g.).

Manucure PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène.  
M<sup>me</sup> HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

Hygienic Treatment PAR SPECIALISTE  
23, bd. des Capucines (Opéra)

PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL  
diplômée 3<sup>e</sup> s<sup>e</sup> ent. (Opéra).

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort  
moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE  
Élégante installation.  
130, rue de Tocqueville, 3<sup>e</sup> à gauche (11 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl.  
M<sup>me</sup> DUNENT, 66, r. Lafayette, 1<sup>er</sup> sur ent. (2 à 6).

SOINS D'HYGIÈNE M<sup>me</sup> DARCY  
18, rue Cadet, 2<sup>e</sup> ét. (10 à 8).

Manucure SOINS D'HYGIÈNE, spécial pour Dames  
Miss Thirteen, 31, r. Labruyère, 1<sup>er</sup> ét. à dr.

SOINS D'HYGIÈNE M<sup>me</sup> de 1<sup>er</sup> ord. 65, r. de Provence  
(ang. ch. d'Ant.) Serend à domic.

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE  
4, r. d'Arché St-Honoré (ap.-midi) Opéra.

Miss Florry Améric. Manuc. N<sup>le</sup> install. English spoken.  
6, r. Caumartin (Madeleine 10 à 7).

PEDI-MANU BAINS M<sup>me</sup> NOELY, 5, cité Chaptal (9<sup>e</sup>),  
1<sup>er</sup> à droite, Habla espanol.

MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE M<sup>me</sup> JOLY  
46, r. St-Georges, 2<sup>e</sup> ét (et à domic.)

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène.  
48, rue Rochechouart (entresol).



## LES RIGUEURS DE LA DISCIPLINE

La galanterie est autorisée... pourvu qu'elle se concilie avec la discipline

(Punch, de Londres.)

LES RÉFLEXIONS D'UNE BOMBARDÉE



— Voilà ce que les Bavarois ont fait de mon boudoir... Moi qui étais assez bête, l'an dernier, pour désirer connaître le « modern style » de Munich, je suis maintenant renseignée!